

Quand même le Nouveau-Monde, on ne sait par quelle voie, aurait été repeuplé de nos hordes errantes, cette époque serait encore d'une date si reculée, qu'elle laisserait aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne serait plus trois ou quatre siècles qu'il suffirait de donner à la fondation des empires du Mexique et du Pérou, puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions et des usages répandus sur le reste du globe, on y a pourtant vu une police et une société, des inventions et des pratiques qui, sans montrer aucune trace des temps antérieurs à un déluge, supposaient une assez longue suite de siècles postérieurs à cette catastrophe. Car, quoiqu'au Mexique comme en Égypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvaient enfermés à se policer et à s'unir, après s'être d'abord déchirés et divisés par une guerre sanglante et continuelle, cependant on ne pouvait inventer et cimenter qu'à la longue un culte et une législation qu'il était impossible d'avoir empruntés, soit des temps, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole et celui de l'écriture, même hiéroglyphique, demandent plus de siècles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un et dans l'autre. Des siècles ne sont pas autant à l'espèce que des an-

nées à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée et dans l'espace; l'autre n'a que des momens et des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance et l'uniformité qui règnent dans les traits et les mœurs des nations de l'Amérique prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent, si différentes entre elles; mais semblent confirmer en même temps qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphère étranger, avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décèle une descendance marquée.

Quoi qu'il en soit et de leur origine et de leur ancienneté très incertaines, un objet de curiosité plus intéressant peut-être est de savoir ou d'examiner si ces nations, encore à demi-sauvages, sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés; si la condition de l'homme brut, abandonné au pur instinct animal, dont une journée employée à chasser, se nourrir, produire son semblable et se reposer, devient le modèle de toutes ses journées, est meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux qui trie le duvet pour se coucher, file le cocon du ver à soie pour se vêtir, a changé la caverne, sa première demeure, en un palais, a su varier ses commodités et ses besoins de mille manières différentes.

C'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu'il peut l'être? La subsistance pour le présent, et, s'il pense à l'avenir, l'espoir

iv.
Comparaison
des peuples
policés et des
peuples sau-
vages.

et la certitude de ce premier bien. Or, l'homme sauvage que les sociétés policées n'ont pas repoussé ou contenu dans les zones glaciales manque-t-il de ce nécessaire absolu ? S'il ne fait pas des provisions, c'est que la terre et la mer sont des magasins et des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l'année, ou suppléent à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement et de poêle. Il ne travaille que pour sa propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connaît ni les veilles ni les insomnies. La guerre est pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, est une condition de sa nature, et non une profession de sa naissance, un devoir de la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sérieux, et point triste : on voit rarement sur son front l'empreinte des passions et des maladies qui laissent des traces si hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne désire point, ni désirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie sont la plupart des remèdes à des maux qu'il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appétits que rien n'excite dans ses sens. L'ennui n'entre guère dans son âme, qui n'éprouve ni privations, ni besoin de sentir ou d'agir, ni ce vide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civilisé, qu'a-t-il de plus heureux ? Sa nourriture est plus saine et plus délicate que celle de l'homme sauvage. Il a des vêtements plus doux, un asile mieux défendu contre l'injure des saisons. Mais le peuple, qui doit faire la base et l'objet de la police sociale ; cette multitude d'hommes qui dans tous les états supporte les travaux pénibles et les charges de la société ; le peuple vit-il heureux, soit dans ces empires où les suites de la guerre et l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe et de la politique l'ont conduit à la servitude ? Les gouvernemens mitoyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté ; mais à quel prix est-elle achetée cette sécurité ? Par des flots de sang qui repoussent quelques instans la tyrannie pour la laisser retomber avec plus de fureur et de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron ont vengé l'expulsion des Tarquin et la mort des César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples, et non des rois. Pourquoi la souffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme qu'il emploie de violence et d'artifice lui-même pour s'emparer de toutes les facultés des hommes ? Mais est-il permis de se plaindre et de murmurer sous les verges de l'oppresseur ? N'est-ce pas l'ir-

riter, l'exciter à frapper jusqu'au dernier soupir de la victime ? A ses yeux les cris de la servitude sont une rébellion. On les étouffe dans une prison, souvent même sur un échafaud. L'homme qui revendiquerait les droits de l'homme périrait dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie sous le nom de l'autorité ?

Dès-lors à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé ! S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré quand il est obligé d'en partager le produit entre l'homme de cour qui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, et l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable ? Quel est le genre d'industrie à l'abri des événemens de la fortune et des atteintes du gouvernement ?

Dans les bois de l'Amérique, si la disette règne au nord, on dirige ses courses au midi. Le vent ou le soleil mènent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes et les barrières qui ferment nos états policés, si la famine ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misère ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les

rigueurs que l'inclémence des saisons et l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon, serf de la glèbe ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol et le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet et dur, qui lui dispute jusqu'à la paille où la fatigue va chercher un sommeil court et troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font désirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse et suivie d'infirmités et de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre, s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé ; n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on le lui fait traîner à la corvée ; s'il n'a que sa personne, le prince l'enlève pour la guerre. Partout des maîtres, et toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier et l'artisan sans atelier subissent la loi des chefs avides et oisifs qui, par le privilège du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien et de vendre ses ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, et par les veilles et les fatigues qu'il lui coûte, et par l'insolence d'un faste qui l'humilie et l'écrase.

Quand même on supposerait que les travaux et les périls de nos métiers destructeurs, des carrières, des mines, des forges et de tous les arts à feu, de la navigation et du commerce dans toutes les mers, seraient moins pénibles, moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs : quand on croirait que des hommes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui, dans les tortures et les supplices même, ne versent pas une larme, il resterait encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil et celui de l'homme sauvage ; différence tout entière au désavantage de l'état social. C'est l'injustice qui règne dans l'inégalité factice des fortunes et des conditions ; inégalité qui naît de l'oppression et la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance et le travail abrutissent le peuple jusqu'à l'empêcher de sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux et des biens de la condition humaine dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au ciel quel était son crime pour naître sur la terre dans un état d'indigence et de dépendance extrême ? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages et la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur

et rampant qui ne connaît pas ses peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître ? et qu'est-ce que l'attachement des valets ? Quel est le prince vraiment chéri de ses courtisans, même lorsqu'il est haï de ses sujets ? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature où le sauvage est plus exposé que nous ; c'est par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore dans la force de l'âge, un homme civilisé s'accoutumera-t-il avec des sauvages à rentrer même dans l'état de nature ? Témoin cet Écossais qui, jeté et abandonné seul dans l'île Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au temps où les besoins physiques l'occupèrent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, et jusqu'à l'articulation des mots. Après quatre ans, cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion et de la pensée qui le ramenaient vers le passé, ou le tourmentaient de l'avenir.

Enfin le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif la sûreté morale

d'une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de lois, de maîtres, de préjugés et de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans, n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l'état de nature et de l'état social ? Les enfans, malgré les gênes de l'éducation, ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaîté habituelle, tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre ? Après tout, un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux. Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux. Si tous deux vous répondent, NON, la dispute est finie.

Peuples civilisés, ce parallèle est sans doute affligeant pour vous ; mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissiez. Plus cette sensation vous sera douloureuse, et plus elle sera propre à vous rendre attentifs aux véritables causes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le dérèglement de vos opinions, dans les vices de vos constitutions politiques, dans les lois bizarres par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outragées.

De l'état moral des Américains reportons nos regards vers le physique de leur pays. Voyons ce

qu'il était avant l'arrivée des Anglais, et ce qu'il est devenu sous leurs mains.

Les premiers Européens qui allèrent former les colonies anglaises trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avait poussés jusqu'aux nues y étaient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisaient l'approche. Des bêtes féroces rendaient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontrait que quelques sauvages, hérissés du poil et de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se fuyaient, ou ne se cherchaient que pour se détruire. La terre y semblait inutile à l'homme, et s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux lois de la nature. Elle produisait tout à son gré, sans aide et sans maître ; elle entassait toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle et féconde que pour elle-même, non pour l'agrément et la commodité d'une seule espèce d'êtres. Les fleuves tantôt coulaient librement au milieu des forêts, tantôt dormaient et s'étendaient tranquillement au sein de vastes marais, d'où, se répandant par diverses issues, ils enchaînaient, ils enfermaient des îles dans une multitude de bras. Le printemps renaissait des débris de l'automne. Les feuilles séchées et pourries au pied des arbres leur redonnaient une nouvelle sève qui repoussait des fleurs. Des troncs creusés par le temps servaient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer, bondissant sur les

v.
En quel état
le Anglais
trouvèrent
l'Amérique
septentrio-
nale, et ce
qu'ils y ont
fait.

côtes et dans les golfes qu'elle se plaisait à ronger, à créneler, y vomissait par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétaquées, des tortues et des crabes, qui venaient se jouer sur des rives désertes, et s'y livrer aux plaisirs de la liberté et de l'amour. C'est là que la nature exerçait sa force créatrice en reproduisant sans cesse ces grandes espèces qu'elle couve dans les abîmes de l'Océan. La mer et la terre étaient libres.

Tout à coup l'homme y parut, et l'Amérique septentrionale changea de face. Il y porta la règle et la faux de la symétrie avec les instrumens de tous les arts. Aussitôt des bois impraticables s'ouvrent et reçoivent dans de larges clairières des habitations commodes. Les animaux destructeurs cèdent la place à des troupeaux domestiques, et les ronces arides aux moissons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, et s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités, les anses de vaisseaux, et le Nouveau-Monde subit le joug de l'homme à l'exemple de l'Ancien. Quels efforts puissans ont élevé le merveilleux édifice de l'industrie et de la politique européenne !

VI.
Fondation
de la Nou-
velle-Angle-
terre,

La Nouvelle-Angleterre s'est signalée comme l'ancienne par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l'esprit de vertige qui tourmentait la mère. Elle dut sa naissance à des temps orageux, et les convulsions les plus horribles affligèrent son

enfance. Découverte au commencement du siècle dernier sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette première peuplade, faible et mal dirigée, se perdit dans ses fondemens. On y vit ensuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, disparaissaient comme ceux-ci le reste de l'année. Le fanatisme, qui avait dépeuplé l'Amérique au midi, devait la repeupler au nord. Les presbytériens anglais, que la persécution avait rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix et de la liberté, lassés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d'aller fonder une église pour leur secte dans un nouvel hémisphère. Ils achetèrent donc en 1621 les droits de la compagnie anglaise de la Virginie septentrionale ; car ils n'étaient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur patience et de leurs vertus.

Le 6 septembre 1621 ils s'embarquèrent à Plymouth, au nombre de cent vingt personnes, sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui, fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arrivèrent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entièrement couvert de bois, n'offrait aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venaient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de scorbut et de misère. Le reste se soutint

par cette vigueur de caractère que la persécution religieuse excitait dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençait à s'affaiblir lorsque la visite de soixante guerriers sauvages, qui vinrent au printemps avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrémités du monde ces deux peuplades si différentes. Elles se lièrent par des promesses solennelles de service et d'amitié. Les anciens habitans cédèrent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venaient de former sous le nom de la Nouvelle-Plimouth. Un sauvage qui savait un peu la langue anglaise resta chez les Européens pour leur enseigner la culture du maïs, et la manière de pêcher sur la côte qu'ils habitaient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devaient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arrivèrent d'abord lentement, puisqu'au commencement de 1629 on ne comptait encore que trois cents personnes; mais la persécution contre les puritains, qui augmentait chaque jour en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. L'année suivante il en arriva un si grand nombre, que ce fut une nécessité de les disperser. Les peuplades qu'ils établirent formèrent la province de Massachuset. Bientôt sortirent de son sein les co-

lonies du nouvel Hampshire, de Connecticut et de Rhode-Island, qui furent autant d'états séparés, et qui obtinrent chacune une charte particulière de la cour de Londres.

Le sang des martyrs fut, dans tous les lieux et dans tous les temps, une semence de prosélytisme. On n'avait vu d'abord passer en Amérique que quelques ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions; que des sectaires obscurs, que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Les émigrations devinrent peu à peu communes dans d'autres classes de citoyens. Avec le temps même les plus grands seigneurs que l'ambition, l'humeur ou la conscience avaient entraînés dans le puritanisme, imaginèrent de se ménager d'avance un asile dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maisons, défricher des terres, avec le dessein de s'y retirer, s'ils échouaient dans le projet d'établir la liberté civile sous l'abri de la réformation. Le fanatisme, qui répandait l'anarchie dans la métropole, introduisait la subordination dans la colonie, ou plutôt des mœurs austères tenaient lieu de loi dans un pays sauvage.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent quelque temps en paix sans songer à donner une base solide à leur bonheur. Ce n'est pas que leur charte ne les autorisât à établir la forme de gouvernement qui leur conviendrait; mais ces enthousiastes ne s'en occupaient point, et la métro-

VII.
Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre.